

LE VOYAGE DE L'ALLÉGEMENT OU LES CHANCES DE L'INCONFORT INTELLECTUEL

Un récit de Nicolas Bouvier: *L'Usage du monde*

Lire *L'Usage du monde* en 1980 prend une étrange valeur de rêve interdit; dans quel lointain passé pouvait-on encore traverser ces pays stratégiques — Yougoslavie, Turquie, Iran, Afghanistan — aujourd’hui si préoccupés de leur sort qu’on n’oserait plus les parcourir pour élargir ses horizons? Un passé vieux de moins de trente ans! On ouvre *L'Usage du monde*¹ sur le portrait d’un homme encore jeune: Nicolas Bouvier.

Cet homme a eu la chance de voyager dans des pays aux frontières ouvertes, il a su apprécier l’hospitalité de leurs populations, il a tenté, parfois, de l’expliquer; ainsi celle, discrète, des Afghans:

Est-ce l’effet de la montagne? C’est plutôt que les Afghans n’ont jamais été colonisés. A deux reprises, les Anglais les ont battus, ont forcé le Khyber-Pass et occupé Kaboul. A deux reprises aussi, les Afghans ont administré à ces mêmes troupes anglaises une correction mémorable, et ramené la marque à zéro. Donc pas d’affront à laver, ni de complexe à guérir (p. 256).

Sur la page suivante, un dessin de Thierry Vernet, le compagnon de voyage de Nicolas Bouvier, représente un large et fort bonhomme afghan, hirsute et farouche, pieds nus, un tambour entre les mains, armé d’une pétoire et de deux bandes de cartouches croisées sur la poitrine. On ne nous parle pas autrement des rebelles afghans d’aujourd’hui, le trait d’humour en moins.

¹ Edito-Service SA, Genève, 1970. Cette édition, la troisième, comprend une note liminaire de N. Bouvier, un portrait de l'auteur et des cartes. C'est à elle que renvoient les références des pages. La première édition a paru en 1963 chez Droz à Genève, la deuxième en 1964 chez Juillard à Paris. Toutes trois sont épuisées.

Mais la distance est d'autant plus sensible que le voyageur nous dit que les gens de ce pays savent (savaient?) prendre le temps de vivre, et en suggérer l'envie:

Le tenancier de la tchâikhane de Saraï use d'une publicité sans détour: un tronc en travers de la route. On s'arrête — il le faut bien — on aperçoit alors sous l'auvent de feuilles sèches deux samovars qui fument entre des guirlandes d'oignons, les théières décorées de roses alignées sur le brasero, et on rejoint à l'intérieur quelques autres victimes du tronc qui vous accordent un instant d'attention courtoise et reprennent aussitôt leur sieste, leur jeu d'échecs, leur repas (p. 256).

Livre heureux et vivant, *L'Usage du monde* est pour nous le témoignage chaleureux d'un temps et d'un monde qui, sous le coup de graves bouleversements historiques, ont peut-être basculé dans l'irréversible. Mais il demeure avant tout un récit au présent, doué d'une fraîcheur que le temps et notre connaissance des événements ne peuvent ternir.

Les retards du récit

Le voyage de Nicolas Bouvier et de Thierry Vernet a le charme des premières équipées de la génération des «routards» de l'Orient. Mais ce n'est pas le voyage «beat», ni celui des fuyards de l'Occident, à la recherche de drogues, de spiritualité ou d'itinéraires intérieurs. C'est un voyage unique: 1953, deux jeunes gens, une petite voiture. Unique et resté vrai: rien n'y sent le démodé. C'est qu'un homme est l'acteur du voyage; en «usant» du monde, Nicolas Bouvier s'est aussi laissé «user» par lui: «La vertu d'un voyage, c'est de purger la vie avant de la garnir.»

Ce voyage de dix-huit mois est devenu un récit, commencé cinq ans après le départ. Plusieurs fois, à Belgrade, à Tabriz, Nicolas Bouvier essaie, avec peine, de noter immédiatement ce qu'il vit:

Depuis que la vie était devenue si divertissante j'avais le plus grand mal à me concentrer. Je prenais quelques notes, comp-tais sur ma mémoire et regardais autour de moi (p. 22).

Au Pakistan, il perd une bonne partie de ses manuscrits. Alors, après cinq ans, de quels souvenirs est fait ce récit? On répond sans

hésiter: de souvenirs heureux. Mais où sont passés les autres? Ce voyage n'a-t-il été que bonheur et plénitude? Ou est-ce la mémoire qui, libérée du temps qui passe, ne ramène au présent que ce qui peut l'illuminer?

Le récit suit le cours de la mémoire: il sent le bonheur. Mais qui est heureux, le voyageur ou le narrateur? Tout à la fin du livre, le temps de quelques pages en italiques, on rejoint le narrateur en direct. Le récit s'est arrêté en Afghanistan, à Kafir Khale où Bouvier vit quelques jours avec un groupe d'archéologues français. Vingt pages de notes sur leur fouille ne comblent pas le «trou de mémoire»: «Je revois cent détails mais rien ne bouge plus.»

Le lecteur va rester sous le choc: après tout un voyage de lecture heureuse, alors qu'il a eu le temps de s'attacher à un homme qui a le goût de l'amitié, de la gaîté, de la finesse, du temps bien vécu, il rencontre, il se heurte plutôt à un homme las de son travail, doutant de lui-même, frustré du présent:

Je passe de la rêverie stérile à la panique, ne renonçant pas, n'en pouvant plus, et refusant de rien entreprendre d'autre par peur de compromettre ce récit fantôme qui me dévore sans engraisser, et dont certains me demandent parfois des nouvelles avec une impatience où commence à percer la dérision (p. 286).

Comme lui échappe soudain le sens de la fouille des archéologues, Bouvier se sent impuissant à «creuser la terrifiante épaisseur de terre qui (le) sépare de tout cela». Les souvenirs sont là, mais frappés d'un mal qui les rend inaptes à reprendre vie au contact du présent: «cette indifférence qui abolit, qui défigure, qui tue».

Puis le narrateur s'efface aussi furtivement qu'il était apparu, et le récit s'achève après moins de dix pages par une heure de contemplation exaltante dans les montagnes du Khyber Pass, à la frontière afghane. Le fil a été repris, mais pour nous le récit est changé: on le sent maintenant comme un morceau de bonheur, reconstitué rétrospectivement et conquis sous la menace de l'oubli, de la vanité «des mots qui ont traîné partout», du «refroidissement considérable et si insistant de la vie».

La mémoire a tenu jusque là, mais le tracé du voyage s'arrête brutalement sur la carte par un point², et le récit par des points de

² Quatre cartes indiquant l'itinéraire du voyage suivent le récit.

suspension. Pourtant Bouvier a continué son voyage vers l'Inde. Faut-il se demander pourquoi le récit ne le suit pas? A quoi bon? Si le récit prend fin, c'est que le voyage n'est pas un tout préparé et achevé, clos sur lui-même comme une boucle; si on ne sait rien du retour, c'est que le voyageur ne rapporte pas ce qu'il voulait trouver, c'est un autre enseignement qu'il retire; ainsi après l'expérience presque indicible du Khyber Pass:

Ce jour-là, j'ai bien cru tenir quelque chose et que ma vie s'en trouverait changée. Mais rien de cette nature n'est définitivement acquis. Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr (p. 293).

Le voyage et le récit sont une victoire triomphante sur ce vide; si totale qu'il faut ces dernières pages en italiques (pp. 285 à 288) pour comprendre contre quelle difficulté à vivre a été conquis ce bonheur.

Le voyage fut pour Nicolas Bouvier une «nouvelle naissance». Avant le voyage la vie n'était pas «si divertissante»; et après, qu'est-elle devenue? On ne le sait pas, mais cinq ans plus tard seulement, le vieillissement est déjà sensible: «*A nos âges* c'était encore une bonne chose d'attaquer les villes par le bas.»³

Un mot de la Supérieure de l'«Institut Jeanne d'Arc» à Téhéran retourne une fois notre regard sur le voyageur: «Pourquoi ne parlez-vous pas plutôt de Pascal? *Vous qui êtes un triste*, ça vous irait comme un gant et je vous remplirais la salle.»⁴

Ces touches rares et discrètes nous font découvrir un homme derrière le voyageur; un homme qui n'aurait pu apporter à son livre cette «sorte de jubilation» que les dessins de Thierry Vernet y ont mise. Un homme qui parle si bien de la gaîté, du bonheur, de la légèreté vivante des autres qu'on se dit que cette sensibilité doit venir d'un manque: «Moi, par-dessus tout, c'est la gaîté qui m'en impose.»

³ C'est nous qui soulignons.

⁴ Id.

Les exigences de l'espace

On perçoit un décalage entre le voyage et le récit, entre l'homme et le voyageur, entre le voyageur et le narrateur, entre le présent vécu «en passant» et la mémoire qui redonne sens et valeur au passé; un retard constant des mots sur la fraîcheur des instants qui se suffisent. Ainsi les notes prises à Tabriz et perdues à Quetta, c'est «tout cet hiver étouffé, obscur, irattrapable, écrit à la lumière du pétrole ou sur les tables du Bazar où les perdrix de combat dormaient dans leur cage, par quelqu'un que je n'étais plus».

Jailli vigoureusement des années d'études et de «culture en pot», arraché cinq ans plus tard à l'oubli et à l'indifférence, le voyage de Nicolas Bouvier est enlevé comme une tornade, rapide ou lente, qui efface ses traces derrière elle et n'emporte rien sur son passage. On part pour partir:

Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait (p. 6).

On entre dans une autre vie; le voyage commence par un point sur une carte, le récit par une phrase de Shakespeare: «I shall be gone and live or stay and die.» On rentre plus dépouillé qu'au départ, riche d'une perte inestimable, celle de la pédanterie — ce handicap à la vie, à l'inconstance, à la légèreté.

Ce dépouillement, c'est une manière de se laisser «avoir» par une ville, par une route; ainsi «Belgrade empoussiérée nous entraînait dans la peau». C'est aussi une manière de voir le monde qui change à chaque étape: impossible de s'attacher. Vivre en voyage, c'est accepter de changer toujours et de ne s'attarder qu'aux instants. La liberté du voyageur n'est pas pleine et harmonieuse comme une liberté de choix. Anti-intellectuelle, elle s'ouvre simplement au hasard, aux envies, à l'intuition. Une intuition sûre: la peur devient un pressentiment juste; irraisonnée, elle peut indiquer qu'un lieu est hostile et qu'il faut le fuir au plus tôt.

Le voyage offre une liberté de mouvement: c'est le corps d'abord qui la vit. L'espace soutient la vie comme une nourriture; les idées, les projets, les perceptions, les souvenirs, tout lui est subordonné. La pensée n'a pas le temps d'appréhender ce «flux du voyage (qui) vous traverse et vous éclaircit la tête». Le corps,

lui, s'adapte au rythme de l'espace parcouru, à celui d'une autre vie: «on ramène son intelligence à fleur de peau, on s'adapte, et le plaisir commence.» Quand le monde change d'échelle, comme en Asie, les perceptions sont bouleversées, on estime mal les distances, puis le corps, épuisé, redonne la mesure juste. Ainsi toute la traversée du désert de Lout est vécue à un rythme lié à l'immensité de ces régions. La fatigue, la torpeur, le silence, la solitude semblent imposées par le désert comme les seules manières de le vivre. Le vertige de l'espace et de la chaleur devient réalité intérieure.

Il faut se laisser prendre par la route: tout déplacement dans l'espace façonne un mouvement d'idées:

Aucun besoin d'intervenir; la route travaille pour vous. On souhaiterait qu'elle s'étende ainsi, en dispensant ses bons offices, non seulement jusqu'à l'extrémité de l'Inde, mais plus loin encore, jusqu'à la mort (p. 35).

L'espace est un bien: il faut apprendre à rapporter ses dimensions — même si elles dépassent nos sens — à une autre mesure qui nous le rendra plus proche, plus présent. Au sommet du col du Cop (Turquie), un aigle frappe une cloche de bronze de ses ailes «et une vibration éperdue, interminable, descendit en s'élargissant sur ce troupeau de montagnes dont la plupart n'ont pas même de nom».

C'est la lenteur qui peut seule faire découvrir les vertus de l'espace; il faut donc, en Asie surtout, accorder son rythme à l'immensité des espaces et au grand âge des cultures qu'on côtoie:

Pour quel motif un paysan privé de tout peut-il goûter une poésie traditionnelle qui n'a rien de rustique, repeindre immanquablement sa porte dans les tons les plus rares, ou tailler dans de vieux pneus des espadrilles (*ghivé*) d'une forme maigre, précise, racée qui suggère aussitôt que le pays a cinq mille ans (pp. 187-188).

Le rythme lent est une conception de la vie: le voyageur n'a rien à chercher au-delà de l'instant, il cherche plutôt à vivre le temps, à en faire du bon temps. Dans les vieilles cultures, les changements sont lents; un visa périmé, en Asie, c'est quand même un visa: «pourquoi nous refuser en août ce passage qu'on nous accordait pour juin? En deux mois, l'homme change si peu.»

La lenteur est un art: c'est vivre la vie qui passe, non celle qu'on pense ou qu'on veut maîtriser, s'abandonner à elle, à son

inconstance, aimer assez chaque instant pour s'accorder d'être distrait, insouciant, curieux. Bouvier est très sensible à cet abandon heureux au temps que manifestent les Iraniens, les Baloutchs, les Afghans: il trouve chez eux, loin de toute emprise de la raison, une acceptation franche de l'imperfection humaine, «un immoralisme nonchalant qui table beaucoup sur la mansuétude divine».

«Une musique du corps» retrouvée

L'espace et le temps, sur les routes, se vivent par le corps avant de toucher l'âme. Dans la frugalité du voyage, c'est la satisfaction des besoins physiques qui est primordiale et qui réjouit tout l'être. Voici une auberge en Macédoine, après une journée de route: «Une salivation émotive accompagne l'appétit, qui prouve à quel point dans la vie de voyage, les nourritures du corps et celles de l'esprit ont partie liée.» Dans l'hiver de Tabriz, passer entre les mains du laveur-masseur est un plaisir et une joie: «J'en ressor-tais vers six heures, léger, lavé jusqu'à l'âme et fumant dans le froid comme un torchon mouillé.»

Nicolas Bouvier retrouve «une musique du corps, perdue depuis longtemps», celle des envies, des besoins, des prudences. Une petite maladie n'est pas négligée, mais vécue intensément comme une attaque perfide contre laquelle on se défend par la haine, ou par des «trucs». Le voyageur vit humblement, modestement ses hauts et ses bas, sans tricher, sans fausse fierté. Le plaisir de vivre est naïf, immédiat:

Couché dans l'herbe brillante, je me félicite d'être au monde, de... de quoi au fait? mais à ce point de fatigue, l'optimisme n'a plus besoin de raisons (p. 68).

On passe ses rages sans ménagement pour personne; à Tabriz un missionnaire américain trop méfiant se trouve qualifié de «vraie tête à jouir dans les catastrophes ferroviaires». On apprend, sans honte, à se soigner, comme Thierry après une grippe, «à coups de plaisirs modiques et bien dosés: un verre de thé sous les peupliers, une promenade de cinquante mètres, une noix, penser dix minutes à la ville de Stamboul ou encore, lire de vieux numéros de *Confidences* [...]». Les coups de désespoir sont liés aux lieux, à une réaction épidermique, incontrôlée, qui accapare bientôt l'être entier. Ainsi un lieu devient soudain hostile et on le voit alors sous

un jour accablant: bourbier, prison, fournaise. Mais un rien suffit à se ressaisir: un projet, un souvenir, un petit plaisir, et on est «remis».

Accepter de vivre ouvertement ses faiblesses, ses émotions spontanées, ses contradictions, ses rages et ses satisfactions, voilà cette «nouvelle naissance» qu'inaugure le voyage:

[...] privé de son cadre habituel, dépouillé de ses habitudes comme d'un volumineux emballage, le voyageur se trouve ramené à de plus humbles proportions. Plus ouvert aussi à la curiosité, à l'intuition, au coup de foudre (p. 50).

Sensible, vulnérable, ouvert à l'événement comme au minime changement qui annonce une autre vie — une odeur plus mûre, un bleu plus intense —, Nicolas Bouvier perd sa pédanterie sur les chemins et gagne une aptitude à la dispersion, à la flânerie, à la légèreté, au compromis. La volonté subit une sorte de réduction; un certain art de se laisser toujours prendre à partie la remplace. Il y a des villes, comme Tabriz en avril, qui interdisent l'indifférence: «Impossible ici d'être étranger au monde [...] on ne peut pas s'y soustraire, et dans cette fatalité repose une sorte de bonheur.»

Pour voir, pour découvrir, pour apprendre, en voyage, il faut céder une part de son intégrité: «le kilo de chair de Shylock — je le sais maintenant — pas de pays qui ne l'exige.»

Des cultures en compromis

Nicolas Bouvier a acquis une autre manière de connaître. Etranger partout où il passe, son appartenance à une culture déterminée, son passé dans un cadre fermé deviennent les éléments épars et désarticulés d'une grande confrontation cocasse de plusieurs cultures. *L'Usage du monde* se change parfois en *Lettres persanes* à l'envers. Tel un Uzbek renégat, Nicolas Bouvier se met à reconsiderer sa propre culture à la lumière des mœurs, des modes de vie, des peuples qu'il rencontre. A la fois Suisse de vingt-trois ans et voyageur libre et curieux, il est amené à des comparaisons qui sont rarement à l'avantage de l'Europe. Un simple pullover placé «entre une jupe de plumes maori et un manteau de berger du Sin-Kiang» peut vous faire passer le goût de votre pays d'origine.

Doué de la «mobilité sociale du voyageur», admis chez les gens pauvres grâce à l'amitié, chez les riches par la considération et le prestige de l'Européen lettré, Bouvier juge et apprécie un pays, une société en fonction du respect qu'elle a de la qualité humaine propre à son peuple. Cette indépendance de jugement est le propre du voyageur «pauvre» qui doit, pour des raisons matérielles d'abord, rencontrer les gens, leur parler: un renseignement, un coup de main, un repas offert sont parfois des nécessités. Aussi la sensibilité aux réalités de la vie quotidienne s'aiguise-t-elle: c'est là, tout près des hommes, que l'écart d'une culture à l'autre se creuse d'un coup à la lumière d'une différence fondamentale.

Dans un village iranien, des villageois refusent de construire l'école qu'une petite colonie américaine souhaite établir. Soumis au régime féodal, ils n'en ressentent pas le besoin; ils se méfient du cadeau (les matériaux sont offerts par les Américains) et se mettent à «prendre» les poutres et les briques pour eux. Les Américains, eux, sont écœurés. L'Iran et l'Amérique, deux âges, deux rythmes, deux mentalités qui ne peuvent que s'affronter. La communication ne passe pas, et des deux côtés quelque chose a été faussé, biaisé par cette rencontre barbare: Roberts, l'ingénieur, a «perdu son bel entrain» et son optimisme américain; les villageois ont mauvaise conscience et cette école, dont les matériaux servent à réparer la Mosquée ou le four du boulanger, prend un goût de caricature amère.

Deux réalités culturelles de provenance différente parfois se rejoignent, mais cette communion n'est possible que par un jeu de circonstances. Si Moussa, un jeune Turc de Tabriz, s'enflamme en lisant *Les Misérables* en traduction persane, c'est que ce livre exalte, inconsciemment, son désir d'action héroïque en Perse même. Si des résonances latines en Azerbaïdjan — Thierry profite de l'hiver pour apprendre le latin — ne détonnent pas curieusement, c'est que «dans tout ce blanc, dans l'écho de ces langues augustes, dans cette vieille province d'Atropatène que les légions d'Antoine n'avaient jamais pu conquérir, la *Regina parthorum* et le *pugnare scytham* des premières leçons prenaient un sens amplifié, mystérieux, boréal, qui berçait délicieusement la fièvre».

Mais il y a toujours un décalage et aussi une sorte d'allégement dans ces «rencontres» de hasard. Relire la Bible dans une prison iranienne, c'est être obligé de l'appréhender autrement: «Si le Christ revenait ici...», se demande Bouvier! Les valeurs sont déplacées et mises à l'épreuve hors de leur contexte habituel; elles

ne sont pas niées, mais elles prennent un petit air de «pas sérieux». Thierry et un peintre russe, qui ne se comprennent pas, jugent Millet, Ingres ou Vinci à l'échelle de signes de la main placée à une certaine hauteur:

Quand Thierry, le bras levé, avait mis son favori hors de portée du petit homme, Bagramian grimpait sur son escabeau et finissait par emporter l'affaire, sans trop d'élégance, avec un peintre russe totalement inconnu (p. 118).

Suit un bon repas bien servi, qui réconforte de cet apéritif culturel.

A Tabriz ou à Chiraz, la technique occidentale perd le respect qu'on lui accorde dans ses lieux d'origine. Rien ne passe mieux les frontières: elle se déforme, s'adapte, se plie à tous les usages. On la croyait rigide, sans esprit, mais non! il suffit d'en user à sa guise. Quand il trouve un film trop long, l'opérateur du cinéma de Tabriz augmente la vitesse:

L'histoire s'achevait à un rythme inquiétant: les caresses avaient l'air de claques, des impératrices en hermine dévalaient les escaliers. Le public occupé à rouler des cigarettes ou craquer des pistaches n'y voyait aucune objection (p. 99).

Sur la route de Chiraz, des chauffeurs réparent leur camion «à coups de moellons, à la masse de cantonnier»; pour remplacer les freins qui ont lâché, ils traînent derrière eux «un roc d'une demitonnerre au moins».

La conscience du relatif s'installe dans l'esprit du voyageur; ce n'est pas l'incommunicabilité des cultures qu'il découvre, mais une sorte de commerce très mobile où l'«article» le plus précieux s'échange contre un vil objet de toc; et cela dure le temps que la transaction change de sens: les Turcs vous montrent, tout fiers, leurs nouveaux moteurs, pendant que vous, Européen, lorgnez «l'admirable mosquée de bois où vous trouveriez justement ce que vous êtes venu chercher». Ou c'est l'Europe qui vend à l'Asie ses «Jésus en celluloïd» jusqu'au jour où l'Inde lui rend ses «gourous de pacotille». «On se croise en chemin sans toujours se comprendre.»

Le voyageur perd la notion de son centre d'origine et n'a pas le temps de s'en créer de nouveaux. A peine est-il entré au cœur d'une vision du monde qu'il doit repartir: il l'a comprise, aimée, mais il ne se l'est pas appropriée. Son monde s'enrichit à chaque

étape, mais se disloque aussi à chaque départ. Aussi Nicolas Bouvier est-il très sensible aux gens qui ont connu le changement, l'exil, le voyage. Ils ont tous à l'âme un vague cosmopolitisme et savent reconnaître ce sentiment de l'étrange quand des choses connues d'ailleurs renaissent là où on ne les attendait pas. Ainsi la voix des speakers de la radio romande surprise à Prilep se colore d'un «ton pastoral» qu'on ne perçoit sans doute pas à Genève.

Les «étrangers» se retrouvent facilement: à Tabriz, Bouvier rencontre un peintre russe, un médecin apatride, un ingénieur texan, un arbab qui a vécu cinq ans en France, un colonel de police qui a étudié en Prusse. Est-ce hasard? Est-ce fatalité? Ces destins impressionnent particulièrement le voyageur. Sans doute sent-il chez certains d'entre eux la lente maturation de ces fruits trop frais qu'ils ont, comme lui, cueillis au passage et qui n'expriment leur saveur décantée qu'une fois le voyage achevé ou l'exil accepté. La vie, elle aussi, ne devient riche et pleine qu'avec l'âge et le dépouillement: pour les Arméniens de Tabriz, «la vie était dure; mais ils savaient l'aménager avec l'expérience des vieilles races, et lui conserver sa saveur».

Les rencontres, dans ce livre, sont innombrables: des étrangers, des indigènes, tous ont une leçon de vie à donner. Nicolas Bouvier sait tracer leur portrait en quelques lignes ou en quelques pages et déjà un destin apparaît. Là est toute la chaleur de ce livre: des hommes, des femmes, des enfants rencontrés, écoutés, aimés, et racontés. Avec eux aucun décalage; ce sont des présences, qu'on se parle par gestes ou par bribes de phrases. Elles ont été dites, on ne peut rien ajouter, mais seulement espérer qu'elles deviendront pour Nicolas Bouvier «ces ombres très anciennes, et chères, et perdues, qui accompagnent les vieilles gens en exil et tournoient au fond de leur vie».

Claire JAQUIER.

